



Robinson Crusoe et L'île mystérieuse

Gouaux Mireille

Pour citer cet article

Gouaux Mireille, « *Robinson Crusoe et L'île mystérieuse* », *Cycnos*, vol. 24.n° spécial (Hommage à Michel Fuchs), 2007, mis en ligne en 2021.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/891>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/891>

Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/891.pdf>

Cycnos, études anglophones

revue électronique éditée sur épi-Revel à Nice

ISSN 1765-3118

ISSN papier 0992-1893

AVERTISSEMENT

Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.

L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.

Le présent document a été numérisé à partir de la revue papier. Nous avons procédé à une reconnaissance automatique du texte sans correction manuelle ultérieure, ce qui peut générer des erreurs de transcription, de recherche ou de copie du texte associé au document.

EPI-REVEL

Revue électronique de l'Université Côte d'Azur

***Robinson Crusoe* et *L'île mystérieuse* :**
Essai comparatif où toute lecture est de circonstance

Mireille Gouaux*

À Michel, en souvenir de discussions animées et fructueuses que nous avons eues dans les années 70 autour précisément de "l'île" dans la littérature. Souvenir ancien mais toujours présent.

Deux textes, *Robinson Crusoe* (1717) de Daniel Defoe, et *L'île mystérieuse* (1875) de Jules Verne attirent l'attention du comparatiste que je suis, non parce qu'à plus d'un siècle et demi de distance, Verne reprend un genre littéraire, la Robinsonnade, déjà abondamment exploitée, mais parce qu'il se réfère à la matrice originelle de façon explicite, pour instaurer un dialogue entre les deux romans : c'est ce qui fonde au départ l'enquête critique.

Il est nécessaire cependant de souligner que ce dialogue n'est pas dû à un caprice personnel, mais à la réalité économique, sociale et politique commune de l'Europe occidentale, pour laquelle, étant donné la rapidité de l'Histoire, un bon siècle et demi est peu de choses.

Defoe, en effet né en 1660, est contemporain du développement du capitalisme dans son pays, et des profondes transformations sociales et politiques qu'il entraîne.

Verne, qui a vingt ans en 1848 vit, comme Defoe, les soubresauts politiques de la France postrévolutionnaire qui aboutissent après le second Empire à la III^e République dont son œuvre est contemporaine et où le capitalisme triomphe sous une forme nouvelle.

Tous deux, par ailleurs, sont partie prenante dans leurs époques : Defoe enfant de classe moyenne, dissident et héritier par là de la grande promesse miltonienne du *Paradis regagné*, propagandiste des idées de Locke, entrepreneur ruiné, espion double pour les Whigs ou les Tories, mis au pilori pour ses libelles politiques, tâte un moment de Newgate, jusqu'à ce

* Université de Nice-Sophia Antipolis.

que, à soixante ans, un fait divers (l'histoire d'un marin naufragé sur une île déserte) le pousse à écrire son premier roman.

Verne, de son côté, a un parcours moins éprouvant : fils d'une bourgeoisie installée (son père est avoué et armateur à Nantes), il est d'emblée en rupture avec le milieu familial, essaie le théâtre sous le second Empire avant d'écrire son premier roman Cinq semaines en ballon. Immédiatement engagé sous contrat par Hetzel, ex-quarante-huitard, qui dirige une revue conçue pour la jeunesse (Le Magasin d'Éducation et Récréation), sa vie sera désormais assurée par sa production romanesque.

Defoe a choisi de vulgariser Locke, Verne semble tenu de respecter la commande de son éditeur : vulgariser les progrès scientifiques et techniques de son temps ainsi que l'idéologie qui les sous-tend : le scientisme.

Mais que disent en réalité les romans, dans le dialogue qu'inaugure Verne avec Defoe, et en quoi ce dialogue nous concerne-t-il ?

Je me propose donc d'analyser successivement les deux œuvres, pour tenter de répondre à ces questions.

Toute lecture étant de circonstance, il sera facile au lecteur d'aujourd'hui de dégager la circonstance de la mienne.

Defoe et *Robinson Crusoe* (1719)

Le roman est formé de trois parties : la première concerne la vie de Robinson avant le naufrage, la seconde la vie sur l'île, seul, puis avec Vendredi, la troisième la socialisation de l'île par l'arrivée de plusieurs groupes de populations jusqu'au départ de Robinson.

La première partie est de type picaresque : Robinson rompt les liens avec sa famille, part dans une vie d'aventures souvent peu glorieuse : c'est un *rogue*, un coquin. Le voyage dans l'espace articule le récit.

La seconde partie commence avec le dernier naufrage qui *accouche* le héros sur le sable d'une île supposée déserte. La Promesse divine est ici évidente : seul rescapé du naufrage, Robinson sait que la Grâce désormais l'accompagne. C'est alors qu'il va, après avoir surmonté les peurs initiales, recommencer autrement le chemin de l'Histoire, dans une totale solitude.

Je dis bien recommencer, car l'épave du bateau lui permet de récupérer, d'une société dévoyée, l'héritage utilisable, à savoir la Bible, les outils, le rhum, le tabac, la plume et l'encre, et également de l'or. Tous legs qui permettront, pendant plus de vingt ans de refaire une Histoire désormais justifiée par le travail.

L'évolution est parallèle des progrès accomplis dans l'habitat (de l'arbre à la grotte, à la cabane, puis au fortin), dans l'économie (pêche et chasse, puis élevage et agriculture), de la transformation personnelle du héros, à qui la volonté aiguisée par la Nécessité permet acquisition de

l'expérience, donc apprentissage d'un *savoir*, et *réflexion* rendue possible, qui en font un intellectuel. *L'essai sur l'entendement humain* n'est pas loin.

Mais dans cette première partie apparaît un second thème : celui de la solitude qui est dérégulation. Le héros, monarque sans sujet, vêtu de peaux de bête, aspire à la compagnie des autres. C'est alors que Defoe peuple progressivement l'île. L'épouvante cependant est le premier sentiment que Robinson éprouve à la vue d'une empreinte de pied, attribuée au Diable (le Mal), puis après réflexion à des cannibales (le moindre Mal). Mais Robinson franchissant en onze ans la peur médiévale et celle de la Renaissance, parvient à une conclusion à la Montaigne (qu'il connaît) : les cannibales sont des hommes, Robinson peut de l'un d'eux se faire un ami. La circonstance aidant, Vendredi rentre dans la vie du solitaire, et le mot *Bonheur* est enfin introduit dans le texte. Une microsociété se constitue autour des deux hommes (le père de Vendredi, deux Espagnols naufragés, tous de bon aloi et sujets respectés).

C'est là que commence la troisième partie du récit beaucoup plus problématique. S'il semble en effet que de nouveaux mutins sans vertu donnent du fil à retordre au monarque de l'île, ceux-ci sont cependant, progressivement et par *contrat*, intégrés dans la nouvelle colonie. Toujours Locke.

Mais le récit lui-même faiblit dans son intérêt romanesque, finit par transformer Crusoe en *self-made man* dont la fortune a prospéré au Brésil, et qui, quittant l'île, se marie en Angleterre, devient père de deux enfants, et en définitive abandonne l'île à un destin improbable. Tout se passe comme si la créativité de Defoe s'épuise là, sur le problème social, et bute sur le *Contrat social* qu'il ne peut nourrir d'aucune expérience vécue.

Defoe reviendra par contre avec *Moll Flanders*, son deuxième chef-d'œuvre, sur la société *réelle* dans le Londres de son temps, chaotique et dangereux.

La pensée sociale de Locke semble ne pouvoir être le support de la créativité romanesque de Defoe : nous nous interrogerons plus tard là-dessus.

Verne et *L'île mystérieuse*

Je voudrais d'entrée signaler, dans le texte lui-même, les emprunts que fait Verne à *Robinson* et les variantes significatives qu'il y introduit.

Les incipits

Verne, plus abruptement que Defoe, commence son texte par le naufrage sur l'île (les circonstances qui ont provoqué ce naufrage sont brièvement évoquées : les cinq personnages fuient la Guerre de Sécession, où ils ont combattu avec les nordistes). Mais la métaphore vernienne (le

titre-même du premier chapitre, "Les naufragés de l'air") est conservée : c'est celle de *l'accouchement*. La nacelle du ballon fait naître à l'île, en se dégonflant sur la plage, les héros verniens. Il s'agit d'une *renaissance* comme pour Robinson.

Mais déjà la Grâce de Dieu qui justifie le salut de Robinson est transformée par Verne en une présence mystérieuse dans l'île qui sauve Cyrus Smith de la mort. Le lecteur qui a lu *Vingt Mille Lieues sous les mers* identifiera cette puissance cachée : Nemo, un homme et un savant.

Les personnages

Ce sont cinq hommes qui débarquent sur l'île en équipe organisée et solidaire, figure à peine voilée d'une société saint-simonienne. Enfin, variante également significative, le petit groupe de rescapés a jeté par-dessus bord, pour délester la nacelle, l'or que Robinson a scrupuleusement conservé. La table rase du passé capitaliste est donc radicale, et l'utopie sociale plus présente d'emblée.

Enfin, et la variante ici est encore plus importante, l'hypothèse de la solitude comme condition de recommencement est évacuée. Ayrton, un autre Selkirk, découvert sur un îlot par la petite société, est retourné à l'animalité ; des crocs et des poils lui sont poussés : involution, humoristique certes, mais significative. Nemo, à l'autre bout de la chaîne humaine, dont la solitude choisie est celle du Surhomme, vit dans un temps arrêté, enfermé dans l'utérus du volcan, autre forme d'involution.

C'est l'équipe saint-simonienne qui leur rend leur humanité, en même temps du reste qu'elle humanise un grand singe, Jup (Jupiter), en le socialisant.

Verne prend donc ses distances avec *Robinson Cruso* : il n'est d'homme que socialisé, de progrès que de l'effort commun. L'état de société définit l'humanité et non l'état de nature.

Mais cette différence de traitement idéologique se retrouve également dans la caractérisation des personnages. Ceux-ci n'ont pas d'épaisseur, le groupe est lourdement exemplaire ; Nemo, figure du Surhomme réhumanisé, est une figure morale sans grand relief. Il s'agit là d'un choix de Jules Verne, qu'on retrouve dans l'ensemble de l'œuvre : les personnages sont tous des marionnettes dont le romancier tire les ficelles (*puppets*, dirait Shakespeare) sur une scène théâtrale qui est en définitive leur destin, celle de la planète Terre qu'ils pensent pouvoir maîtriser à leur profit, et cela, en vain.

La nature

Dans l'île de Robinson, le héros affronte des dangers naturels, aisément surmontés par son astuce. Chez Verne au contraire, la nature est

inquiétante : elle se manifeste par d'étranges signes. L'île, découverte par les naufragés, a une forme "monstrueuse", et déjà dans *Vingt mille lieues sous les mers*, l'Atlantide "survolée" par le sous-marin, engloutie par l'océan, est le signe prémonitoire du destin de Nemo.

Il n'est donc pas surprenant que, lorsque le groupe social "intègre" le savant, dans une harmonie prometteuse, le volcan et l'île elle-même explosent en détruisant cette microsociété qui semblait promesse d'avenir.

Il n'est pas étonnant non plus qu'Hetzel ait contraint Verne à remanier le dénouement en exigeant que soit sauvés par le navire des enfants du capitaine Grant, les saint-simonniens insulaires. Le dénouement vernien trahissait de façon trop évidente la commande scientifique qu'il était censé véhiculer.

Cette résistance vernienne à la commande idéologique de son temps fonde toute l'originalité et la créativité de son œuvre. Et ce, de deux manières : soit, et c'est le cas de *L'île mystérieuse*, en convoquant les grands mythes grecs (Atlantide mais aussi Minotaure au fond du labyrinthe), soit et c'est le cas des autres romans plus tardifs, par l'humour et la caricature (*Voyage au centre de la terre*, *Sans dessus-dessous*, pour ne citer que deux titres). Cette dérision est peu présente dans l'île où elle ne concerne en définitive que Ayrton. Par contre le registre mythologique est ici dominant.

L'Hubris, qui au XIXe siècle est la certitude insensée qu'ont les hommes de pouvoir dominer leur environnement naturel pour le mettre à leur service exclusif, appelle le châtement de la *Nemesis* : le Feu, l'Eau, la Terre, l'Air et le Volcan qui est le creuset d'une énergie indomptable, s'unissent pour punir cette créature née de la terre, et l'avertir ainsi du viol qu'elle commet et qui ne peut entraîner que sa mort.

Ce châtement rend en même temps justice à la grandeur spectaculaire de la planète dans l'admiration romantique pour cette Nature obérée par les gesticulations de la technique et les ambitions de la science, qui tentent en vain de lui arracher son mystère.

Toute l'œuvre de Verne constitue, tout au moins au début, cet hommage paradoxal au romantisme, et à Hugo qu'il vénère.

Conclusion

Que conclure alors de ce dialogue instauré par Verne avec Defoe, mais également aujourd'hui avec nous ?

Je dirais simplement que, pour l'un et l'autre, la mise en roman aboutit à une remise en question des idéologies de leur temps, même si cette remise en question est plus lisible chez Verne.

Là où en effet Defoe abandonne Locke dans une incapacité patente à faire de la théorie du *Contrat social* l'échafaudage de la dernière partie de son roman, Verne, lui, subvertit le scientisme de façon éclatante. Les

idéologies demeurent cependant pour tous deux les “pilotis” de l’imagination et sont appelées à disparaître dans la mise en œuvre de celle-ci : le roman, pour tous deux est critique de l’idéologie et non pas illustration de celle-ci.

Mais un autre élément intervient dans la créativité romanesque : c’est la façon dont tous deux forgent une image des hommes irréductible à leur point de départ et à leur temps.

Le génie de Defoe romancier dans *Robinson Crusoe* consiste essentiellement à avoir incarné dans un homme de son temps (en partie de lui-même) les possibilités héroïques des couches populaires qui sont *le sel de la terre*. Robinson est un héros démocratique car héros du travail et non un *homo economicus* tel que le concevra Adam Smith.

C’est cette exceptionnelle description d’un être en proie aux besoins élémentaires et qui, à force de courage et d’ingéniosité, parvient non seulement à les satisfaire mais à se créer soi-même psychologiquement et intellectuellement qui fonde la grandeur du livre et le dialogue qu’il entretient encore avec nous.

Verne, de son côté, par la remise en question radicale de l’idéologie scientiste substitue à l’orgueil démiurgique de celle-ci, l’humilité devant les forces naturelles qui ont donné naissance à l’humanité mais peuvent aussi l’anéantir. Non sans que, dans le grand spectacle de la nature souveraine, ces personnages, à la manière des héros antiques, ne succombent dans une *tragique* grandeur.

Là aussi le thème épique surgit comme chez Defoe, dans le regard de pitié et d’admiration porté sur l’Humanité. Dans le pessimisme historique contemporain, les deux textes proposent avec éclat, une image des hommes qui leur donne une forme de grandeur.

Le Fil d’Ariane des Mots perpétue l’espoir de sortir du labyrinthe historique, fût-ce par l’Imaginaire.

Voilà pourquoi tous deux ont écrit, et pourquoi nous les lisons encore aujourd’hui, si semblable à Hier, poursuivant ainsi le dialogue entamé au XVIII^{ème} siècle.